



CULTURE

« Le Bal des vampires » garde son mordant

A grand renfort d'images 3D, Roman Polanski a adapté avec succès son film pour la scène

SPECTACLE

Service de sécurité, agents de police, tapis rouge sous la pluie, et des cris, des cris ! Jeudi 16 octobre, c'est la cohue des grands soirs à l'entrée du Théâtre Mogador, à Paris. *Le Bal des vampires*, la comédie musicale mise en scène par Roman Polanski, sort les crocs. Les hurlements proviennent de la bande de photographes en train de flasher les « people » qui défilent en rangs serrés dans le hall. « *Arielle, Arielle ! [Dombasle]* », « *Régine, Régine !* » Ils interpellent les vedettes pendant que celles-ci prennent la pose dans les bras de vampires qui grimacent. « *T'as loupé Laurent Blanc* », blague un paparazzi en se moquant d'un collègue.

Tout le show-biz s'est donné rendez-vous pour la soirée de gala du *Bal des vampires*. Il faut dire que la version musicale du fameux film d'horreur parodique réalisé par Polanski en 1967, jouée partout dans le monde depuis 1997, n'avait pas encore atteint la France. La

faute à qui ? Aux décors d'abord. Hollywoodiens – 22 tonnes au total et 23 changements en deux heures trente –, ils ne tenaient pas à Mogador. Au français ensuite, qui chante peu et swingue encore moins.

Ces deux obstacles ont été balayés par la société de production Stage Entertainment France, qui a mis le paquet : budget et casting doré sur tranche. Et ça marche ! A quelques détails près, *Le Bal des vampires* est un divertissement qui tient la route : 7,24 millions de spectateurs au compteur dans douze pays en dix-sept ans !

Le noyau dur de la création reste gagnant. La musique de Jim Steinman, le livret et les chansons de Michael Kunze, adaptés ici par Nicolas Nebot et Ludovic-Alexandre Vidal, tombent sans un faux pli (ou presque). Des refrains comme celui de *L'Âil*, par exemple, emportent la machine vite fait bien fait. La scénographie claque, chic et tradi, entre auberge des Carpates et châ-

teau gothique Art déco. Signée par William Dudley, elle défile à toute allure, superposant les lieux comme par magie. Nouveauté de cette version, les projections de films 3D, les effets de neige électronique jouent les baguettes d'illusionniste en rendant l'atmosphère du cinéma.

C'est un divertissement qui tient la route : 7,24 millions de spectateurs dans douze pays en dix-sept ans !

Sur ces images, les acteurs-chanteurs français s'incrument au petit poil. Les héros de ce scénario de vampires pour rire – la touche humour manque encore un peu de





ressort – ne sont pourtant pas piqués des hannetons. Le vieux professeur Abronsius (David Alexis) et son jeune assistant Alfred (Daniele Carta Mantiglia) se retrouvent dans le château du vampire, le comte Von Krolock (Stéphane Métro), tombé amoureux de Sarah (Rafaëlle Cohen), la fille de l'aubergiste Chagal (Pierre Samuel), devenu le fameux vampire juif de l'histoire qui n'a peur d'aucune croix ! Pour le musical, le personnage de Von Krolock et sa relation avec Sarah ont pris du grade, volant la vedette au duo burlesque Abronsius-Alfred. Mais avec force colliers d'ail et fausses dents sanguinolentes – ce qui n'est pas une mince affaire pour chanter ! –, le manège tourne rond.

Ce qui grippe le moteur du plaisir, ce sont les séquences chorégraphiées, un peu grossièrement efficaces au regard de l'ensemble de la production. Futilités mais pas tant que ça lorsque le ridicule pointe, avec les perruques à cheveux longs et raides des vampires ou la chevelure grise de Von Krolock qui lui sert quasiment de houppelande. Dommage, tant l'histoire gagnerait à affirmer davantage la carte glamour et sexy. Surtout dans le contexte des vampires *Twilight* tendance beaux gosses.

La question de voir ou de revoir le film – avant ? après ? jamais ? – se pose devant cette relecture spectaculaire. Les souvenirs étaient vifs et chauds. Ils restent intacts en rembobinant ce classique. Seul film « comique » de Roman Polanski, qui y jouait le rôle d'Alfred, c'est un régal à partager. Pas question de faire la fine bouche sur la comédie musicale, même si la comparaison est inévitable. La classe du film possède une vigueur intemporelle. Quant à son registre épouvantablement satirique et saignant, il tire sur un fil tellement fin qu'il épate encore et toujours, quarante-sept ans après la création. Mythe aux multiples vies, *Le Bal des vampires* est une formidable anomalie. ■

ROSITA BOISSEAU

Le Bal des vampires, de Roman Polanski. Théâtre Mogador, 5, rue Mogador, Paris 9^e. 20 heures. Tél. : 01-53-33-45-30. De 25 € à 105 €.



Image non disponible.
Restriction de l'éditeur

« Le Bal des vampires », au Théâtre Mogador. BRINKHOFF-MOEGENBURG